

C'est à Brighton que je fis mon premier vrai voyage en compagnie de ma tante. Rétrospectivement, celui-ci me donna un étrange avant-goût de presque tout ce qui devait (nous) arriver par la suite.

Nous arrivâmes en début de soirée car nous avions décidé d'y passer la nuit. Je fus surpris du peu de bagage qu'elle avait emporté. Elle n'avait en effet avec elle (en tout et pour tout) qu'une petite valise à cosmétiques / vanity case en cuir blanc qu'elle avait baptisé du nom français de baise en ville. J'ai quant à moi beaucoup de difficulté à ne pas emporter une très grosse valise, même pour une nuit car je ne me sens pas à l'aise / bien / sans au moins un costume de rechange, ce qui implique aussi de prendre une seconde paire de chaussures. Il m'est tout aussi essentiel de disposer d'une chemise ainsi que de sous-vêtements et de chaussettes de rechange, et comme il faut prendre en compte les caprices [changements imprévisibles] du climat anglais, j'aime bien avoir aussi quelques pullovers au cas où. Ma tante jeta un regard de travers sur ma valise et déclara : « Il va nous falloir prendre un taxi. J'espérais / J'avais espéré que nous pourrions [y] aller à pied. »

J'avais réservé au Royal Albion car ma tante souhaitait se trouver/loger à proximité du Palace Pier et de Old Steine. Elle m'avait raconté, mais c'était un erreur je crois, que le nom venait [que celui-ci tenait son nom] du sulfureux marquis [aux mœurs dissolues] de/dans *Vanity Fair* [Dans *Vanity Fair* c'est le marquis de Steyne]. « J'aime me trouver au cœur de tout ces coquinerias / friponeries, me dit-elle, avec ces autocars qui desservent tous ces lieux. » Elle disait cela comme s'ils allaient à Sodome et Gomorrhe et non à Lewes, Patcham, Littlehampton ou Shoreham. Il semble qu'elle soit venue pour la première fois à Brighton quand elle était une très jeune femme, pleines d'attentes [/ désirs ... satisfaits] qui, malheureusement / j'en ai bien peur, se sont / furent en partie exaucées / comblées / réalisées. [ Son premier voyage à Brighton datait apparemment de l'époque où elle était encore assez jeune et pleine d'espairs qui, j'en ai bien peur, furent en partie comblés.]

Je pensais pouvoir prendre un bain et un verre de sherry/xéres, dîner tranquillement au grill de l'hôtel et aller au lit de bonne heure afin que nous soyons tous les deux reposés pour affronter une matinée harassante sur le front de mer et dans le quartier de Lanes, mais ma tante ne l'entendait pas ainsi. « Pas question de dîner avant deux heures, déclara-t-elle, car d'abord je veux te présenter Hatty si elle est encore en vie.

— Qui est Hatty ?

— Nous avons travaillé ensemble, dans le temps, avec un certain M.Curran.

— Dans le temps, c'est-à-dire ?

— Une quarantaine d'années ou plus.

— Alors, il y a assez peu de chances que . . .

— Moi, je suis là, non ? répliqua [me coupa] Tante Augusta avec fermeté, et j'ai reçu une carte d'elle pour Noël il y a deux ans.

C'était une soirée grise avec un ciel de plomb et un vent d'est qui venait de Kemp Town. La marée montait et les galets tournaient et gémissaient / chuintaient sous l'effet du ressac. L'ancien président Nkrumah nous regardait depuis sa vitrine dans le musée de cire avec son costume gris et son col Mao. Ma tante s'arrêta et le considéra d'un air qui me parut un peu triste. « Je me demande où est Wordsworth à l'heure qu'il est, me dit-elle.

— Je pense que tu vas avoir bientôt de ses nouvelles.

— J'en doute fort, répondit-elle et d'ajouter : Mon cher Henry, à mon âge, personne ne s'attend plus à une relation durable / on a cessé de croire que les liaisons peuvent durer. »